

L'ARLÉSIENNE

OU LES GRANDES VACANCES SABBATIQUES

MARDI, 10 août. A 15 h, nous n'entendons plus la Course Croisière d'Oc sur notre VHF. Nous lançons quand même un appel : « pour le classement pêche, Colette a pris une bonjite de deux kilos »...

Ont-ils reçu ce message important ?

Mais, soyons sérieux et disons tout de suite que nous étions encore émus de ce départ : nos amis du club de Port-Camargue (dix-neuf bateaux, une centaine de personnes) remontant vers le Nord, nous, allant vers le Sud. Après neuf

jours de si bonne camaraderie, c'est sûr que nous nous sentions seuls.

Sous voiles, avec un petit Nordé, nous avons donc pris ce poisson de quarante-cinq centimètres, puis avons eu droit au ballet de dix dauphins qui ont fait un festival de pirouettes juste sous le bout-hors. Arrivée sur Ibiza vers 0 h 00 le 11 et là, une anecdote peu commune : il y a un phare en trop ! Trois cartes je sors, trois cartes : pas de phare à l'Ouest de l'île. Doutes, recherches, parcours de sécurité — donc plus long — et nous entrons dans Ibiza de jour !

Au nouveau port, il n'y a pas de place, on nous tolère quelques heures pour faire les pleins, on nous met au bout d'un quai où la coque s'abîme sur dix centimètres. Ici, ce ne sont que super-vedettes, hautes comme des villas, des marins qui astiquent, de « belles gens » qui bronzingent, des bouquets de fleurs au salon... Le dernier cri : avoir son hélicoptère dessus, couleur assortie évidemment.

(L'énigme du phare résolue par hasard en consultant une quatrième carte... il y a bien un phare à l'Ouest. Ah ! ces cartes de mille neuf cent et quelques...).

Nous allons à l'ancien port, au club nautique, où le guidon du Yacht-Club de France nous sert pour la première fois : le propriétaire aimable de « Marie-Galante » fait de la place autour de lui et nous accueille à l'amarrage.

Ibiza ? Trois jours suffisent pour les promenades, à la citadelle entre autres. Mais si la ville — dit-on typique — est grouillante, elle est aussi sale que poussiéreuse et le fond du port sent mauvais. Et ces fameux hippies ? Même pas vu de très excentriques. On croyait en voir des verts, des rouges et des ton dus... tout juste quelques-uns !



Le 14, à la voile, vers Espalmador à Formentera. Bon mouillage devant une immense plage de sable blanc. C'est beau et tranquille malgré quarante bateaux. Le 15, nous allons à côté, à Sabina, pour les achats avant notre traversée vers le continent : pain, glace, fruits et surprise : nous rencontrons d'aimables voisins de Port-Camargue qui sont venus ici une heure pour les mêmes raisons. Heureuse coïncidence n'est-ce pas ?

Belle nuit vers Alicante. Juste un peu de vent pour marcher à quatre nœuds. Beaucoup de chalutiers qui pêchent en groupe : où faut-il passer ? Nous arrivons à neuf heures au club nautique d'Alicante où un employé nous place, nous donne de suite le branchement d'électricité, de l'eau ; nous prenons une douche dans un local bien tenu, avec de l'eau chaude à la laverie. Ce sera le club le plus cher mais le seul sans reproche. Nous faisons les larges promenades et avenues de la ville. On peut aimer la pêche, les mouillages... mais pourquoi pas les vitrines ? et une bonne bière pression sous d'agréables ombra-

NOUS voilà vers Torrevieja à la voile. Colette pêche un gros maquereau et deux bonites. Nous jetons l'ancre près du club... pour les économies ! Ça ne peut pas être tous les jours « fête » !

Là, une petite histoire : nous baladant sur les quais, nous reconnaissons un bateau, dont nous tairons le nom... vous allez comprendre pourquoi. Nous demandons au gardien : « les propriétaires de ce « barco », ici ? » Et lui de répondre avec des signes de grand mystère et de crainte... heureusement pas de suspicion à notre égard : « hum, pas bon, chut, police, douane, saisie, drogue ». Et nous de tourner les talons et partir les oreilles basses en disant : « nous connaissons juste un petit peu... un petit !... ».

Nous faisons nos commissions dans un beau marché, animé, bruyant, odorant et ouvert jusqu'à vingt-et-une heures. Nous vivons au rythme espagnol. Le 18, vers Carthagène. Pas de vent, côte brûlée et inhospitalière — ça ne nous étonne pas qu'il y en ait qui grillent les étapes. Carthagène, par contre, c'est impressionnant. Grand port de guerre, on y pénètre en passant entre des fortifications pleines de canons ; des sous-marins sont à quai avec quatre ou cinq grands croiseurs. Clubs nautiques pour les vingt bateaux du coin et nous sommes au mouillage dans ce grand bassin, près d'un Lady-Créole de Bombigher au guidon du YCF. Le soir, ce voisin nous invite. Lui, Jean-Pierre, son épouse Suzanne, partent comme nous, à deux pour une balade sans date fixée à l'avance ! Leur bateau à l'intérieur séduisant est super

Quand on a, comme Robert et Colette Dussaud, la cinquantaine passée et un splendide « Tahiti Ketch », pourquoi ne pas s'offrir quelques mois de vagabondage à la découverte de lagons enchanteurs.

« Le caractère dominant de notre navigation devrait montrer que nous sommes des amateurs réfléchis » nous dit Robert Dussaud qui poursuit « c'est-à-dire que nous voyageons pour notre plaisir à deux sur un bateau qui le permet. Nous n'avons rien « plaqué » ou fui contrairement à un certain nombre de migrants des mers, nous avons payé pas mal d'impôts avant et n'avons donc pas la même optique pour apprécier ce bon temps que nous nous offrons.

Partis 2 ans pour revenir chez nous enlève l'angoisse du « que ferons-nous au bout du voyage ? », nous préférons limiter celui-là pour prévoir mieux après !

équipé : décodeur météo, radar, sonar, compresseur pour faire de l'eau douce avec la salée, point par satellite... N'ayons pas de regret : il n'y aurait pas assez de place dans « l'Arlésienne » pour loger tout ce matériel !

En ville : des casquettes et des bérets partout.

Etape à Aguilas, puis Almería. Là encore, port immense, mais rien pour nous. Ah ! si, les papiers. A peine arrivés au fond du port, il faut remplir : 1 imprimé pour la police, 1 pour la douane, 1 pour la police du port et vous faire payer deux cent vingt pesetas pour un bout d'amarrage mazouteux : « avez-vous des armes ? de l'alcool ? des cigarettes ? » et nous entendons au même moment à la radio que sur la frontière, vers Perpignan, il passe des centaines de voitures à l'heure !

Ensuite Motril, où nous sommes bien ; sauf le premier soir : il y a bal au club nautique avec des amphis partout. Le mieux à faire : s'habiller, y aller !

A Malaga, très grand port, on se fait « jeter » de tous les quais, appointements, club, et finissons avec trois autres plaisanciers à côté des pêcheurs d'anchois. C'est vous dire l'odeur !

La ville, la cathédrale sont superbes. Nous rapporterons à bord un excellent jambon et pâté. Un jeune, sur « Campus » nous encourage pour Madère où il est allé plusieurs fois. Lui, par contre, veut s'installer en Arles. Toujours ces amusantes coïncidences.

Le soir et toute la nuit, grand trafic de chalutiers. Nous repartons avec une carène noire. Mais comment faire si on veut voir les belles villes de notre parcours ?

A Jose Banus, notre premier courrier nous attend. Ça fait bien plaisir d'avoir des nouvelles.

Nous nous trouvons dans une marina moderne, type Gruissan. De nombreux bateaux, les plus grands battant pavillon panaméen, anglais, américain. Un de nos voisins, rencontré à Malaga, prend notre linge pour le porter avec le sien chez de ses amis qui ont une machine à laver. Sympa, non ? Des jeunes viennent se renseigner sur une transat qui devrait partir de Port-Camargue, mais l'amusant de l'affaire, c'est qu'ils se trouvent bien à bord de l'Arlésienne, qu'ils nous conseillent et nous encouragent à « traverser ». Faut-il rappeler que le garçon a accompli une mini-transat, puis qu'en couple ils sont allés au Venezuela et revenus en France sur un Muscadet.

Nettoyage de la coque du bateau et visite de Marbella, ville de promoteurs. J'ai noté sur le journal de bord : « de très beaux magasins, les marques réputées des parfums, de la couture française sont là. Des Anglais, des Arabes, des Américains avec des Jaguar, Rolls, Chevrolet, Mercedes longues comme ça ! ».

PETIT vent agréable qui nous pousse doucement vers Gibraltar ce 29 août.

Le fameux « roch » est en vue. Toujours sous voiles, nous passons la Pointe de l'Europe. Un Suisse nous suit, un grand ketch sous spi nous rattrape. Mais les courants, les vents de cette grande baie, nous obligent à tout plier. Longue entrée au moteur.

Autorités souriantes. On met les scellés de Sa Majesté sur notre carabine et nous allons en ville dîner d'un poulet frites...

Pendant deux jours, nous réglons les problèmes de plein de fuel, d'eau, de pétrole, à coups de mini-vélo, par 20 litres. Je prends contact avec le prévisionniste du terrain d'aviation. Aimable accueil, il a l'habitude d'écouter les plaisanciers lui demander « l'alizé portugais force quatre »... pour huit jours ! Comme beaucoup d'autres, nous voudrions une bonne météo pour « la sortie »...

Avant de continuer avec le voyage, nous vous faisons part de quelques réflexions qui n'engagent que notre jugement après ces premiers milles : nous n'avons rien changé ni apporté de nouveau à notre bateau qui fait en somme sa sixième croisière d'été.

L'équipement est le suivant : 1 anémomètre, 1 loch speedomètre, 1 compas, du matériel Ben, très fiable ; 1 radio Navigair Sailor RI08 (sans BLU) avec radiogoniomètre sur compas Sestrel, donne de bons points gonio ; 1 radio Grundig Satellit 3400, permet de prendre « le monde entier » plus particulièrement : les bulletins météo, le top horaire, R.F.I. ; 1.VHF Radio Océan RO 1355 mk3, avons de bons contacts, 20 milles environ ; 1 baromètre, 1 montre Geiger à quartz ; 1 conservateur d'allure Atoms et son pilote électrique pour la marche au moteur — accessoire indispensable quand on est deux pour une longue croisière. Ne tenons pas la barre depuis le départ.

Remarque au sujet du matériel cité : nous n'avons pas touché une « goupille d'or » en prime et pourrions vous en parler librement !

Côté navigation : nous pensons qu'il faut prendre son temps pour faire ces premiers milles qui amènent à Gibraltar. Nous avons lu des récits de départs directs (dont certains se sont mal terminés) et croyons qu'il faut laisser cette pratique aux habitués de croisières hautes. Le long des côtes françaises, espagnoles ou portugaises, on apprend les mouillages, les manœuvres dans les ports, à être bien ou mal reçu. On a en général une bonne protection météorologique et il n'y a pas de raison de se mettre dans la « tempête » tandis qu'on s'amarine.

Robert et Colette DUSSAUD

(à suivre)

L'ARLÉSIENNE

OU LES GRANDES VACANCES SABBATIQUES GIBRALTAR-MADERE-CANARIES

— suite du numéro 156 —

« **E** N cette période, c'est bien bon », confirme notre prévisionniste à notre troisième visite, « vent d'Est toujours assez fort au milieu du Détroit » et il dessine sur sa carte une bulle comme un ballon de rugby mesurant quand même entre 50 à 70 milles vers l'Ouest, « puis tombant à F3 ». Il ajoute : « au portant, c'est toujours mieux, si le vent est trop fort, on peut se mettre à l'abri à Tanger, à Cadix... » Est-ce son flegme, son humour ? Je ne croyais pas que nous allions vers de telles premières difficultés.

Et ce premier septembre, nous partons pour notre traversée en tenant compte de l'horaire des marées.

Dès Tarifa, il arrive ce qui était prévu : le vent monte rapidement et nous voilà avec un ris, puis deux dans la soirée, enfin sous grand-voile seule marchant à 6 nœuds. Des vagues croisées, de la houle haute comme un deuxième étage. Je me demande comment le *Tahiti* va faire pour descendre et monter tout ça ! Mais, lui, se comporte très bien... Dans la première nuit, nous remplissons trois fois le cockpit. L'anémomètre monte à 45 Kt. Est-ce cela le « assez fort » de l'Anglais ? Dans le bateau, Colette arrive à dormir... ce qui prouve que nous ne sommes pas près de la « catastrophe ». Mais nous serons malades tous les deux ! Nous restons à la cape une demi-heure, ce n'est pas confortable et préférons faire route sous trinquette à 3,4 kt. Le bateau passe mieux.

Un souvenir : pendant presque trois jours, nous n'avons rien pu prendre, aussi la seule soupe que nous ferons ce vendredi 3, nous l'avalons comme le faisait notre goulou caniche « Véritas » — trente secondes pour un bol !

Quand on a, comme Robert et Colette Dussaud, la cinquantaine passée et un splendide « Tahiti Ketch », pourquoi ne pas s'offrir quelques mois de vagabondage à la découverte de lagons enchanteurs.

« Le caractère dominant de notre navigation devrait montrer que nous sommes des amateurs réfléchis » nous dit Robert Dussaud qui poursuit « c'est-à-dire que nous voyageons pour notre plaisir à deux sur un bateau qui le permet. Nous n'avons rien « plaqué » ou fui contrairement à un certain nombre de migrants des mers, nous avons payé pas mal d'impôts avant et n'avons donc pas la même optique pour apprécier ce bon temps que nous nous offrons.

Partis 2 ans pour revenir chez nous enlève l'angoisse du « que ferons-nous au bout du voyage ? », nous préférons limiter celui-là pour prévoir mieux après !

1) Vous savez que nous avons un petit bateau : 9,15 m. Il est néanmoins en première catégorie. Faut-il ergoter au sujet de la réglementation française qui classe, exige, délivre — mais protège — ?

Contrairement à ceux « contre tout », nous étions en règle et pensons que des fusées récentes, une survie neuve — (ouf ! que de sous !) — vous garantissent — autant que faire se peut.

2) La navigation astronomique : Ravis sont les utilisateurs des appareils de navigation par satellite. Tous savaient cependant faire le point au sextant. Les livres vous disent : « ce n'est pas difficile, il faut s'y mettre ». C'est vrai !

Nous regrettons qu'à notre club, nous n'ayions jamais abordé ce sujet et envions les Parisiens qui ont la possibilité d'assister à des cours. C'est donc grâce au livre d'Alain Grée que nous avons franchi le handicap de l'isolement, puis avec celui d'Olivier Stern-Veyrin. Nous avons commencé au bout d'une digue à Port-Camargue comparant nos résultats avec un voisin ami et continué à nous perfectionner pendant le voyage.

Notre matériel : 1 sextant Ebco, 1 sextant Hezzanith, 1 calculatrice Tamaya NC77. Cette dernière facilite les problèmes !

3) Les cartes : « On » nous avait dit : « en Espagne les cartes anglaises sont moins chères, à Gibraltar, encore moins ». Finalement, il n'y a plus de différence et nos cartes du SHOM sont bien pratiques !

J'ai dû barrer vingt-quatre heures, celles où la houle et les vagues croisées « tournaient la tête » à notre *Atoms*. Il ne compensait plus ces embardees importantes.

Le samedi, nous retrouvons l'alizé annoncé F3. Dans l'après-midi, nous faisons notre toilette au soleil et nous reprenons des couleurs.

A la gonio, nous avons faiblement Porto Santo.

Je fais plein de droites de hauteur, la latitude, la longitude à la méridienne, et il faut avouer qu'au début, on a du mal à croire que son petit trait est le bon et affirmer : « nous sommes là ». Je n'affirmerai rien étant trop « bleu » en la matière, mais nous pouvons supposer que nous sommes « par là »... et vous désigner une droite un peu longue ! Le dimanche 5, pas de vent et nous marchons au moteur. Nous devrions approcher et les instructions nautiques disent qu'on peut voir une montagne à 60 milles. Nous, c'est plutôt brumeux. Le soir, dîner sous voiles, un léger vent nous pousse avec cependant, un peu d'angoisse dans « l'atmosphère » ! Pas de bateau, pas d'avion... serions-nous les seuls à suivre ce cap ?

A 22 h, Colette se couche, je mets du moteur pour avancer et droit devant, sous le bout-hors un phare ! Ouf ! On a beau faire le malin, ça fait plaisir. C'est sûr, elle dormira mieux ; moi aussi, puisque j'ai adopté ce système de mettre mon réveil toutes les demi-heures. Entre chaque coup d'œil de sécurité, « j'en écrase » !

Nous doublons Porto Santo à 3 heures et au lever du jour, nous passons entre l'île Desertas et Madère que nous longeons jusqu'à 11 heures. A noter que dans la nuit, j'avais discuté un moment sur le canal 6 avec un ferry allant à Fun-



chal. Il parlait anglais et était bien bavard. Il a donné : cap, nombre de milles restant. Sympa quoi. Il n'y a surtout pas d'exploit à être là, parmi une dizaine de bateaux, français en majorité, mais nous sommes très heureux.

Nous admirons Funchal avec ses montagnes verdoyantes, ses maisons fleuries. Dommage, ce seul port où nous resterons en sécurité une huitaine est inconfortable.

NOUS vous avons laissés dans nos récits de navigateurs du dimanche à Madère, où nous arrivions étonnés de tant de verdure, après l'aridité des côtes Sud d'Espagne, du rocher de Gibraltar, et du bleu de la mer.

Problème : un seul port, pas de quai pour les petits bateaux au mouillage, mais aussi inconfortable. Que le coup d'œil sur la ville et les montagnes environnantes de Funchal est agréable. De la houle tout le temps. Un jour, elle « rentrera » beaucoup plus fortement et des bateaux chasseront. En général, les plus gros... pour simplifier le problème... et nous nous occuperons de ceux dont les propriétaires sont en promenade.

Alors, malgré ces inconvénients, prévenant nos voisins de notre balade, nous aussi sommes allés parcourir ces montagnes vertes et fleuries. Imaginez, pour des fleuristes, le plaisir de trouver tout le long de la route des agapanthes, des lys, des orthensias.

Les bus locaux — pas ceux des grands hôtels — ceux des insulaires — sont peu chers et la vie y est intense. Vous êtes avec les paysans, avec leurs colis : les poussins du jour, la télé réparée, les fruits... et « ça cause fort » !.

Une tradition : en haut de la montagne — La Monte — arrêt de tous les camions, les bus, les voitures. Outre le superbe coup d'œil, le café-restaurant-pipi-room est toujours plein. A l'un de nos passages... car on s'y arrête à l'aller comme au retour... il y avait pas moins de cinq cars, des camions, des voitures ! Mais tout ceci fait avec tant de bonne humeur que le PDG ne doit rien dire... puisqu'il s'y arrête aussi. Après, on repart « à toute pompe » dans des lacets impressionnants.

Les habitants de Madère ont la réputation d'être accueillants. C'est toujours vrai. Pour nous, certains se sont détournés de leur chemin pour nous montrer l'épicier, le boulanger que nous cherchions. Un week-end, un hôtelier nous a changé un peu d'argent au même cours que celui de la banque, pour nous dépanner. Croyez-moi, ce sont des moments rares pour mériter d'être signalés.

L'eau, réputée la meilleure depuis bien des escales ; à coups d'annexe et de bidons de vingt litres, nous ferons le plein complet. Au marché, un des plus beaux, des plus colorés que nous ayons vus, nous faisons provision de fruits, de légumes, de madère, et le dimanche 12 septembre, par vent portant cinq, nous mettons le cap sur les Canaries. Bonne allure, mais « l'équipage » fatigue car la houle est encore forte. Cent vingt milles en vingt-quatre heures. C'est pas si mal. D'accord, c'est pas un Kriter ! La deuxième nuit, nous devrions passer près des îles Salvages. Les Instructions nautiques disent : « Feux souvent éteints »... c'est fou comme cela rassure ! On se traîne, car le vent a bien mollifié. Un ferry passe à toute allure, et dans cette nuit noire, je lui emboîte le pas au moteur, me disant que sur

son radar il doit les voir ces îles. En plus du manque de lune, il y a de la poussière qui tombe du ciel ! Eh oui, même en pleine mer !

Le mardi, dans la soirée, atterrissage sur Santa-Cruz de Tenerife. A deux ou trois milles, ça sent déjà le fuel.

Des tankers au mouillage, des paquebots au quai, dans la ville, et la plaisance ?... au fond du port de pêche, avec des quais hauts de trois mètres, noirs de mazout. Pas de place et nous nous mettons à couple de jeunes rencontrés à Madère. Ah ! les pauvres, leur bateau est peint au rouleau sur un mètre carré par chaque pare-battage qui roule le long du quai. Plus tard, nous serons quatre à couple, donc deux sur nous.

S I vous avez la chance de quelque plus longue navigation, le plus important à emporter, avant l'eau et la « bouffe », c'est une bonne provision de philosophie. Dans le dictionnaire, on dit entre autre : « *résignation raisonnée* »... (et aussi : « *élévation d'esprit* »... mais ça c'est trop pompeux pour nous). Puisque les autres bateaux ont leur ligne de flottaison remontée de dix centimètres de mazout bien noir, laissons notre brave Tahiti se barbouiller de même. Aussi, lorsque nous l'abandonnons, entouré de chalutiers de haute mer russes ? coréens ? avec ses amarres déjà plus à prendre « avec des pincettes » il n'a pas l'air content. Mais nous partons quand même en ville. Santa-Cruz : capitale, belle ville moderne. Plein de magasins qui proposent des appareils radio, photo et tout ce qu'on peut vendre quand des îles ont le statut de zone franche. Il y a

aussi un beau marché. En bus, nous allons nous promener à travers Ténériffe. Alternance d'aridité et de régions plus vertes, avec des bananiers et des jardins potagers au fond des petites vallées. Mais puisque nous ne verrons pleuvoir que deux ou trois fois durant notre séjour, et que d'autre part, ce sont des roches volcaniques, on comprend que tout ce qui pousse et donne quelques taches de verdure a bien du mérite. Puerto de la Luz, c'est la belle ville pour touristes et vacanciers étrangers. Il faut s'habituer à ne voir sur les boutiques, les cafés, les glaciers, que des grandes pancartes en allemand, anglais et suédois. Le français ? absent.

Le front de mer étant face au Nord et à la grande houle, les vagues brisent sans cesse sur de beaux rochers plantés là comme pour le plaisir des yeux. Malgré son nom de Puerto, il n'y a pas de port, sans doute à cause de ce ressac incessant. Les pêcheurs tirent leur barque sur la berge. Nous prendrons deux glaces dans la soirée qui nous coûteront aussi cher que nos repas de midi !... parce que le « programme » avait de beaux dessins expliqués en allemand !

Mais comprenant, par contre, la peine de notre Tahiti-ketch d'être dans l'huile plus que dans l'eau, nous quittons Santa-Cruz pour Las Palmas à Gran Canaria. Nous retrouvons l'alizé de Nord-Est à F4 et faisons une traversée agréable. Sommes impressionnés par le grand port de La Luz-Las Palmas. Dix grands bateaux au mouillage et beaucoup d'autres aussi importants le long des quais. Sans hésiter, nous passons entre le filet anti-mazout et entrons dans le port de plaisance. Un bateau ami, le Bichique, (il était passé par Port Camarque au début de son long périple) nous avait dessiné le port. Alors,

nous y allons « franco ». Au quai, nous aurons l'eau et l'électricité. Un luxe que nous avions oublié.

NOUS n'allons pas décrire « en long et en large » Las Palmas et La Luz, mais notre résumé sera sans doute contraire à ce qu'on lit habituellement dans les pages nautiques. Prenant le contrepied des critiques, nous vous les retournons en compliments. Par exemple : « ville de béton, sale, bruyante... »

Eh bien ! nous avons trouvé de belles avenues modernes, certaines piétonnes dans la journée, certaines avec des jeux de jets d'eau éclairés le soir. Du béton, sans doute, mais quand le moderne est cosu, c'est pas si mal.

Un superbe marché. C'est important pour se nourrir des produits du pays à des prix valables.

Une belle cathédrale, et tout près, le musée de Christophe Colomb. Intéressante visite, dans une belle demeure restaurée. On y voit les routes suivies par le grand navigateur sur un tableau qui s'éclaire, ses instruments de navigation, les maquettes de ses bateaux.

Une autre réflexion souvent entendue : « prenez votre avitaillement en France, après, vous ne trouverez plus rien ». Comme si nous arrivions dans un pays de « paumés » ! C'est vrai que nos conserves sont les meilleures, mais à Las Palmas et La Luz, nous irons dans de très beaux magasins et nous ne pourrions trouver l'équivalent que dans nos capitales... Paris, Lyon, Marseille.

Enfin : « île pelée, montagnes lunaires » ; évidemment, vues du port, c'est peu engageant.

Et, si nous allions voir derrière ?

Selon nos habitudes, nous prenons un bus et montrons au chauffeur, sur notre carte, un village : Teror. C'était à prévoir, à mesure que nous montons, la campagne verdit et nous arrivons à notre petite ville typique avec ses maisons blanches aux balcons vernis et fleuris. Une cathédrale très visitée dont le chœur n'est qu'or et argent.

Nous ferons de même pour voir Santa-Brigida, San Matéo. Là, nous sommes arrivés en plein marché campagnard, et repartis chargés d'avocats, de coings — (Colette fera une bonne confiture le lendemain) — de poires, de citrons...

Avec les amis du Maria-Antonia — (déjà cités à Carthagène — vous voyez comme on se retrouve) — nous sortons en voiture à la découverte des montagnes les plus hautes, par des sentiers de terre, traversons des forêts de hauts sapins et longeons des lacs dont l'eau est bleue comme le ciel. La fraîcheur fait plaisir et dépayse. On se croirait ailleurs, mais au hasard de quelque virage, on aperçoit loin, loin, la mer immense... Nous sommes bien sur une île !

Ces promenades nous amènent à une constatation : nous remarquons qu'en général, les gens des bateaux ne sortent pas assez, pas plus loin que le port où ils sont, et des commerces environnants. Par exemple ? : nous avons conseillé à beaucoup, particulièrement à ceux qui sont accompagnés de leurs enfants, d'aller au musée C. Colomb. Ils en ignoraient souvent l'existence.

Peut-être encore plus en pays étranger, on a tendance à rester entre gens de bateaux, pour ne parler que de ça, au lieu de passer au bureau de tourisme !

Tenez ! parmi nos rencontres amusantes, deux à vous raconter : à la gare des bus, un Tunisien — on le saura plus tard — intervient pour nous « dépatouiller » dans nos problèmes de langue — il parle très bien le français et l'espagnol. Voilà que de paroles en invitation, nous nous sommes retrouvés à ses côtés dans les tribunes d'un « canodrome » pour assister en nocturne à des courses de lévriers, puis de chevaux ! Nous n'avions jamais vu ce genre d'épreuve et nous passâmes une bonne soirée avec cet ami qui voulut nous raccompagner jusqu'à l'Arlésienne... Cela se termina tard.

L'autre anecdote nous a vus criant « allez la France ! allez Almeras ! »... pas chauvins, nous encourageons ce pilote connu de Montpellier et sommes ravis de voir une voiture de course immatriculée 34 au rallye international des Canaries. Cela se passait dans un de nos petits bleds de montagne...

Après notre long séjour à Las Palmas, nous descendons en une journée à Puerto-Rico, port choisi pour notre préparation au grand départ. C'est la marina moderne avec ses petits bungalows blancs autour du bassin. Une plage noire de monde à « bronziner » — ici, la saison commence ! — des fleurs en abondance autour des résidences et hôtels.

L'eau pour boire est bonne et celle autour du bateau est propre. C'est d'ailleurs par le Tahiti que nous commencerons et il faudra deux jours, pas mal de Teepol et de nombreux plongeurs pour redonner à l'Arlésienne son aspect habituel.

Mais il vaut mieux laisser passer du temps pour éviter des critiques plus sévères... A chaud, je ne peux m'empêcher de dire, et Colette me soutiendra, que nous sommes très mal accueillis dans ce port, que si on paie plus cher qu'à Las Palmas, on n'a pas l'électricité ; que là encore Allemands, Suédois, Anglais... passons !

On ne comprend pas que pour faire plaisir, un pays perde son identité... et c'est ainsi qu'à chaque départ d'excursion les vedettes jouent à tue-tête « Lili Marlene » ou de « bonnes grosses valse » plutôt que des airs andalous ?

Maintenant, nous vous laissons, car nous avons nos derniers préparatifs à faire. Nous en sommes à J - 7. Une anxiété oubliée depuis plusieurs semaines revient malgré tout. Des bateaux partent pour la grande traversée, accompagnés jusqu'à la sortie du port par un concert de cornes de brume.

Nous constatons que ceux qui attendent pour partir sont partagés en deux groupes. Ceux qui ont une ou plusieurs traversées à leur actif. Ici, c'est comme s'ils étaient déjà de l'autre côté ! Pour eux, les vacances commencent aux Canaries, le plus dur étant fait disent-ils...

Et, il y a les autres, comme nous, qui en sont à leur coup d'essai et qui voudraient bien croire les premiers...

Pour ne pas faillir à la tradition, voici la météo du jour : 1020 mb, T à 8 h = 22°, à 12 h = 30°, à 21 h = 21°, vent Sud-Est F1, mer belle ce 13 novembre.

A bientôt.

**Les DUSSAUD
de « l'Arlésienne ».**



1) Les « Petits plats » maison :

Avant notre départ, grâce à des amis de bateau bordelais et toulousains, Colette a acheté sur place des foies gras et les a stérilisés. Ils ont toujours été dégustés et appréciés au cours de repas d'amis.

A Las Palmas, nous avons trouvé de quoi préparer d'autres conserves à des prix avantageux. Par exemple, des blancs de poulet à 18 F le kilo que Colette a cuits avec une sauce au vin blanc, puis stérilisés.

De nombreux pots de « ratatouille » également, profitant des prix très bas des produits locaux : aubergines, courgettes, poivrons, etc.

Nota : les pots à stériliser et les caoutchoucs sont souvent introuvables.

2) Les ports de départ :

Les années passent, les avis sont partagés.

En ce qui nous concerne : nous n'avons pas apprécié le port de Santa Cruz de Tenerife, sale et peu pratique.

A Gran Canaria, celui de Las Palmas s'améliore. Nous y avons passé un mois (on vous fait alors un prix) avec eau et électricité. Il y a le week-end une grande activité de régates locales avec barques aux voiles latines. On peut faire des rencontres intéressantes. Puerto Rico ne semble pas mériter la réputation acquise depuis quelques années. Par contre, le temps y est meilleur qu'à Las Palmas. (Situation au Sud-Est privilégiée).

3) Avitaillement :

Facile dans les deux derniers ports cités. Les grands magasins comme « Corte Ingles » livrent à bord gratuitement, même à Puerto Rico. Les magasins d'Arguineguin, comme « Léon » sont très au courant de l'avitaillement grande traversée et vous procurent les légumes, les fruits adéquats.

L'ARLÉSIENNE

DES ILES CANARIES AUX ILES DU CAP VERT ET LA GRANDE TRAVERSEE

VOUS croirez que nous n'aimons pas les départs sur la pointe des pieds ? Si, en général, ils furent discrets. Exceptons Port-Camargue où nous étions dans la Croisière d'Oc ; une chance de se faire larguer les amarres par le capitaine du port, M. Deranti, par Jean-Marie Vidal, représentant le navigateur du grand large. Et nous avons cette musique : « La levée de l'ancre ». Tradition et respect.

Notre séparation d'Andraix ? Il fallait la marquer dignement aussi...

Eh bien, de Puerto Rico, on ne peut partir sans attirer l'attention. Il y a toujours quelqu'un pour déclencher un concert de cornes de brume dès qu'un bateau est prêt pour le grand saut.

Domage, beaucoup d'équipages ont pris l'habitude d'arroser ça, juste avant leur départ, à coups de rhum bu dans des « marijeannes », et Suédois, Allemands, en particulier, avalent cet alcool comme de la limonade ! La fin des agapes dégénère parfois et nous en avons vu se pousser à l'eau pour des disputes stupides.

(Mais je ne manquerai pas, plus tard, de vous faire part de notre sentiment sur l'alcool et le plaisancier...).

Colette a eu son idée plusieurs jours avant le 20. Dans les bordures de jardins, dans les fossés, elle a cueilli des fleurs colorées, des sèches... elle en a même acheté... puis a confectionné dix jolis bouquets champêtres. Le matin du 20 novembre, nous sommes allés en offrir aux dames amies et voisines, aux Suédois — sans rancune pour le bruit — et avons levé l'ancre en tenue 1900, nous-mêmes très fleuris, et sur fond de musique. Le concert de cornes de brume, de klaxons, a prouvé qu'à Puerto Rico, on aimait aussi les fleurs !

« Autour des Canaries, renforcement des vents dû aux couloirs,



aux montagnes des plus grandes îles... », on lit ça partout. C'est si vrai que nous sommes à un ris dès le départ et ferons 130 milles dans les 24 heures, cap sur l'île Sao Vicente. Un bateau moderne, avec équipiers, nous dépasse...

Le 23 novembre, nous continuons notre moyenne de 5,05 kt, avec un alizé plus maniable F3, parfois F4. Sur Radio France Internationale, nous entendons qu'il fait mauvais temps sur la France. Notre relevé météo du jour : à 9 h, vent NE 3 à 4, mer peu agitée + houle, visi. 10 NM, 1.013 mb, T° 26°. Événement : 1^{er} dorade coryphène de 2 kg. Très bon repas à cette occasion. Le 25, sur le livre de bord est noté : au coucher du soleil, aperçu aileron noir de requin, oiseaux noirs au ras des vagues sombres, des nuages noirs et rouges à la Dali !

Brr ! « Aurions-nous peur ce soir ? De quoi ? De qui ? ».

Le lendemain, nous pêchons une dorade de 1,25 m. Une belle prise, avec photo à l'appui.

A la C.B., nous avons un bon contact en Martinique avec notre ami Thierry, déjà capté depuis les Canaries.

Par moments, nous mettons le moteur car nous n'avancions plus. Il y a même du vent de face !

Le dimanche 28 nous apporte des événements heureux, mais qui auront l'inconvénient de survenir presque en même temps : nous marchons 4 kt avec petit alizé F2 ; de gros orages se succédant, nous nous lavons les cheveux avec cette eau du ciel. Nous n'avons pas terminé qu'un poisson mord. Dix minutes pour ramener un thon qu'il faut harponner pour le monter à

bord. Il fait bien une dizaine de kg (et en route, le bateau réglé sous pilote, les voiles retenues par des contre-écoutes, il n'est pas question de pouvoir le ralentir, alors les prises sont d'autant plus lourdes). A cet instant, levant la tête, nous voyons les îles du Cap-Vert apparaître sous un nuage, et les orages sombres s'éloignant, nous avons le plaisir de vérifier que nous sommes dans le canal de Sao Vicente... juste où il fallait. Après huit cents milles, c'est une satisfaction, toute simple, normale, mais qui se renouvelle à chaque atterrissage.

Très beau spectacle que l'approche de l'île de Sao Vicente : la montagne, avec ses flancs découpés en tranches par les vents forts qui soufflent ici toute l'année, plonge dans l'eau. Lisez un jour les Instructions Nautiques et vous ver-

rez comme le programme est réjouissant ! Pourtant, nous avons la chance d'avoir une belle soirée pour profiter de notre arrivée et pensons que ceux qui ont l'harmattan doivent trouver ce coin sinistre.

Nous aimons cette approche, on dirait du liège découpé pour un décor de cinéma d'extra-terrestres.

De Mindelo, ville et port principal des îles du NW, nous avons plein de choses à vous raconter. Avez-vous le temps ? Nous allons résumer au mieux !

Dès notre voyage décidé, nous avons programmé le Cap-Vert dans nos étapes. Mais, en cours de route, bien des navigateurs, avertis ou ignorants, nous en dissuadèrent : formalités administratives contraignantes, vents forts, pays très pauvre, donc sans ressource pour avitailler, même pas d'eau... A Puerto Rico, nous avons rencontré un skipper qui avait passé un an à Mindelo comme coopérant. Il nous avait convaincus de nous arrêter et nous avait donné le nom du chef capverdien de la station radio et celui de l'assistant technique français, Joël.

Aussi, dès le 29, je me balade avec mon papier dans le seul bâtiment moderne, à la recherche de « notre » Joël. Je le trouve, vois d'un coup d'œil que ces studios radio sont très élaborés et cinq jours vont passer bien vite. Nous inviterons notre jeune coopérant et son patron français à déjeuner sur l'*Arlésienne*, avec foie gras, bon vin — des gâteries qu'ils ne connaissent pas ici — eux nous recevront dans leur logement avec le fameux plat du pays, la « *cachoupa* ». Le hasard : Joël a fait la coopération au Vénézuéla avec Guy, un fils de Colette !

Plusieurs fois, nous mettons notre filet et pêchons dans la rade, des soles, des escargots de mer, deux petits requins des sables...

Après cinq jours, nous n'avons pas la prétention de vous dire que nous connaissons tout de Sao Vicente : quelques clichés du « *touriste* » qui débarque...

1. Nous n'avons pas été ennuyés par l'administration. A notre arrivée : pavillon jaune ; se présente une vedette avec trois autorités. Cinq ou six papiers à remplir, on vous prend les passeports, on vous « *chine* » un citron ! Regard du militaire sur le pavillon de courtoisie fait « *maison* ». Quand il le trouve trop minable... il oblige à en acheter un !

2. Présence au quai de deux petits navires militaires avec Russes ou Cubains : une partie de leurs forces armées depuis leur indépendance remontant à six ou sept ans.

3. Régime marxiste. Parti unique qui gère tout.

4. Comme il n'y a rien dans ces îles désertiques, assistance des autres pays à 90-95 %. Blé et riz américains, gratuits paraît-il ?

5. La coopération française assiste une île et couvre tout l'archipel en radio : depuis l'instal-

lation de studios très modernes à la mise en place des antennes sur les montagnes qui renvoient les émissions entre les différentes îles.

Aussi, sur notre transistor, nous sommes heureux d'avoir un programme de grande qualité et « *presque* » parisien.

Une anecdote : nous parlons avec des Suisses qui nous font cette remarque : « *On dit qu'au Cap-Vert, ils sont pauvres, mais ils*

ont de sacrées belles émissions ».

Vous nous savez très cocardiers et nous de raconter : « *Mais la radio est française, chers amis...* ».

Pourquoi ne pas le dire ?

6. Côté avitaillement : effectivement, au marché, nous ne trouvons rien à emmener, à part un régime de bananes.

Au bateau, nous aurons souvent à bord, Carlos, gosse de douze ans, lequel comme bien de ses copains,

Quand on a, comme Robert et Colette Dussaud, la cinquantaine passée et un splendide « Tahiti Ketch », pourquoi ne pas s'offrir quelques mois de vagabondage à la découverte de lagons enchanteurs.

« Le caractère dominant de notre navigation devrait montrer que nous sommes des amateurs réfléchis » nous dit Robert Dussaud qui poursuit « c'est-à-dire que nous voyageons pour notre plaisir à deux sur un bateau qui le permet. Nous n'avons rien « plaqué » ou fui contrairement à un certain nombre de migrants des mers, nous avons payé pas mal d'impôts avant et n'avons donc pas la même optique pour apprécier ce bon temps que nous nous offrons.

Partis 2 ans pour revenir chez nous enlève l'angoisse du « que ferons-nous au bout du voyage ? », nous préférons limiter celui-là pour prévoir mieux après !

1. Le moteur : nous comptons sur lui et notre bateau ayant besoin de vent pour avancer... à F2, nous mettons en route. C'est un Renault-Couach 18 cv diesel qui nous permet de marcher à un bon 5 nœuds, soit environ 80 h et 400 milles pour 200 l de fuel. En Méditerranée, il nous permet de tenir des moyennes convenables.

2. Archipel du Cap-Vert : nous regrettons de n'avoir pas prévu un plus long arrêt dans les îles et ne pouvons renseigner nos amis sur les possibilités de les visiter. Certains disent qu'une grande partie de l'archipel est interdite, d'autres se passent des autorisations... Les plus heureux se sont arrêtés où ils ont voulu !

3. La pêche : vous comprendrez que nous sommes pêcheurs ! Colette surtout. Et cela constitue, outre la distraction, le plaisir de manger frais des filets de dorade ou de thon, parfois plus simplement des maquereaux ou bonites. Notre matériel ? Très simple : un tangon qui est une grande canne à pêche solide, sert à éloigner la ligne du bateau et voir les « touches ». Réunie au filin du tangon, la ligne, qui mesure une centaine de mètres, faite de cordelette ou de nylon gros. Un bas de ligne de 5 à 7 brasses en fort nylon, au bout 40 cm de fil d'acier, et le leurre, genre petit poisson ou mieux genre calamar avec des couleurs vives, l'hameçon caché dans les tentacules. Nous remontons la prise à la main, le fil étant gros, il ne s'embrouille pas. Si le poisson est lourd, nous nous servons d'un harpon. En grande traversée, nous ne mettons qu'un tangon. En promenade de pêche, nous en avons un de chaque bord.

4. La radio-amateur, la C.B. : parmi tous les bateaux rencontrés, aucun n'avait la B.L.U. permettant des contacts avec Senlis Radio. 20 % étaient radio-amateurs, 30 % « *cibistes* », 50 % n'auraient pas de moyen de communiquer à longue distance. Par contre, 80 % ont une « *petite* » V.H.F. (ces chiffres étant ceux de nos rencontres).

Les radio-amateurs sont des techniciens avertis. Ils ont en général bien « *programmé* » leur voyage et ont au jour et heure fixés des contacts avec la métropole. C'est agréable pour leur famille.

Avec la C.B., la précision est moindre, mais les contacts sont autant d'aventures d'où il se dégage une grande chaleur humaine. Rien à voir avec les « *enquiqueurs* » qui vous empêchent de regarder votre télévision ! Les meilleurs étant les plus disciplinés (ils cessent d'émettre aux heures de Tante Victorine... traduisez T.V.).

ne va pas à l'école et se propose sur l'appontement à vous faire des petits travaux et commissions.

Il portera du linge à laver par sa maman, gardera le bateau en notre absence et sera le plus heureux d'emporter une paire de tennis.

Le 3 décembre, nous récupérons nos passeports, disons à nos amis et levons l'ancre à 17 h pour La Barbade à quelque deux mille milles...

LA GRANDE TRAVERSEE

RESUMONS donc les dix sept jours et dix sept heures — c'est précis — qui nous ont conduits de Mindelo à Bridgetown.

Avant de lever l'ancre, évoquons Port-Camargue — encore — sous la forme de l'heureuse rencontre de Bruno Rughoobur, équipier des « *Rolmar* » à la Croisière d'Oc. Ce gentil garçon était content de venir nous saluer, alors que nous étions prêts à partir. Lui arrivait sur un charter.

Ce vendredi 3 décembre, à 17 heures, nous quittons notre mouillage malgré un vent très frais qui souffle depuis plusieurs jours dans la baie de Mindelo.

Nous prenons le canal entre les îles Sao Vicente et San Antao avec un vent E. NE 5 à 6, mer agitée, grand-voile à deux ris et trinquette. Vous voyez que c'est encore un départ « *sur les chapeaux de roues* » !... Aussi, dès 20 heures, je suis malade ! eh oui, ça arrive à tout le monde ou presque, mais je continue mon boulot, rassurez-vous ! Au plus étroit, entre les deux îles, ça monte à 7, quelquefois 8. J'amène la grand-voile et marchons avec la trinquette et l'artimon à un ris. A la sortie du canal, un petit cargo remonte. Cela nous fait un bon repère dans la nuit noire. S'il passe ? on passe et nous ne sommes pas trop près de la côte. A 22 heures, j'ai noté : E. NE 6, 7, mer forte. La grand-voile à deux ris renvoyée.

Le samedi 4 décembre, aussitôt le lever du jour, nous avons une vacation radio avec le trois mâts « *Bel Espoir* » du Père Jaouhen. Il a vu nos feux et nous rattrape peu à peu. Le Père est surpris d'entendre une voix de femme à la VHF. Nous sommes deux, ils sont trente et font voile « *tout dessus* » vers la Martinique.

Je ne suis pas encore au mieux de ma forme, mais récupère, car le vent s'établit plus normalement au NE, 5, mer agitée. Au fait : que je vous dise que cette nuit passée, nous avons rempli trois fois le cockpit. Quel bruit font ces vagues plus agressives que les autres. C'est impressionnant !

Le soir, disons au revoir à « *Bel Espoir* » qui nous distance et nous invite à l'Anse d'Arlet, sa « capitale ».

Le dimanche, le vent reste à cinq, la mer toujours agitée. Colette est à son tour fatiguée. Des éclaircies permettent de faire la méridienne. Au dîner : soupe à l'oignon. Nos estomacs n'admettent pour le moment que des potages !

A la nuit, un cargo se dirige vers le Nord.

Voilà les sept lignes du livre de bord pour la journée du 6.

A 13 h 54, TU, E. NE. 4, mer agitée, visi 10 NM, 1.015 mb, T° 30°, cap 280°, lat. 17° 20 N. Long. 30° 54 W, 123 NM entre les deux méridiennes. Quel roulis ! Un bol cassé. A 16 h, je suis obligé d'amener le génois : F5, 6. Une heure plus tard, nous en sommes à F7, et prends le deuxième ris dans la grand-voile. Coco, toujours fatiguée, a seulement mangé un peu de soupe et un œuf.

Depuis le départ, nous attendons ce temps de rêve dont parlent les livres. Pour nous, la mer est forte, le ciel bouché ! Nous lisons vite et souvent tous les récits pour voir ce que les autres ont eu ? Le 7 décembre : le ciel est brumeux, le vent à 6. Les cordages sont rouges, c'est donc l'harmattan qui nous pousse. La nuit, nous sommes en blue-jean et tricot de laine.

A 21 h : événement : on nous appelle en VHF sur le canal 16 en anglais ? En fait, c'est le deuxième bateau du Père Jaouhen « *Rara Avis* ». Décidément, nous avons des relations avec le Bon Dieu !

Le 8, nous avons noté : « *L'Arlésienne* » passe ses dix mille milles au loch. 115 NM entre les deux méridiennes. Il en reste 1579 ; le cap donné par la « *calcullette* » : 261° + 17° de déclinaison.

Colette, toujours allongée se plaint du côté où elle a eu ses deux importantes opérations.

Alors que je prépare le dîner, la première omelette « *quitte* » la poêle pour finir sur le plancher, tandis que je suis projeté sur le plexi protégeant notre table à cartes. Quel coup de roulis ! Résultat : 6 œufs perdus et la glissière de la table cassée. Nous prenons la double tuile en riant, tellement ma tête doit être comique... au dire de Coco ! Nuit mouvementée : la mer envahit plusieurs fois le cockpit.

Le matin du 9, le temps prend des allures plus « comme les autres racontent ». Le vent ne dépasse pas 5. Aussi j'envoie le yankee tangonné et Colette veut pêcher. On commence par prendre une mouette ! La ramène au bateau, elle gueule, moi de même, elle me mord, la relâche, elle s'envole, mais elle est bien blessée. Dix minutes après, nous prenons une daurade de 4 kg et 60 cm. Du coup, la pêche est déjà finie ! A midi, bon déjeuner avec daurade, purée et de la mayonnaise que nous avons faite, l'un tenant le bol, en remuant

l'huile que l'autre versait en calculant le coup de roulis !

A la méridienne, 116 NM parcourus ; distance à couvrir : 1.348 NM.

Maintenant, je vais vous faire grâce des routines journalières : repas, pêche, point solaire. Nous entrons dans la période faste du génois tangonné à tribord, de la grand-voile débordée à bâbord — à 1 ris —. Nous marchons à plus de six nœuds et dès le 10, nous parcourons 133 NM. Un jour, Coco pêche trois daurades en 20 minutes, nous gardons la plus grosse et remettons les deux autres encore vivantes à l'eau.

Il faut quand même vous raconter que le 12, nous avons un contact radio avec un cargo aperçu au loin — la nuit — « *Le Surina* ». Il donne sa position par satellite : nous sommes dans le « *bon coin* » !

Que le 15, vers 4 h du matin, au cours d'un de mes réveils de sécurité — je vous dirai plus loin en quoi ils consistent — je vois des feux loin à bâbord avant. Marchant avec la lampe à pétrole dans l'artimon, j'allume le feu de mât pour être plus visible et aussitôt on nous contacte en VHF : « *Etes-vous un bateau à voile ?* » et alors s'engage une conversation en anglais entre le « *Maria Ausiliadora* » et « *L'Arlésienne* ». Il va de New-York à Salvador. Son officier de quart nous demande si nous désirons quelque chose, donne son point satellite, étonné qu'on navigue encore au sextant ! dit que son bateau fait plus de cent mètres, qu'ils sont trente deux à bord, surpris que nous ne soyons que deux... (et encore, comme dit Coco, il ne savait pas notre âge !...) confond dans mon anglais 9 et 19 — n'admettant qu'à la troisième répétition que nous ne faisons que neuf mètres ! Il offre d'envoyer un télégramme aux enfants d'Arles et je crois qu'on lui parlerait encore... si je ne lui rappelais également que nous n'avons que « deux petites » batteries ! Depuis la Martinique, nous lui avons témoigné notre amical souvenir par une carte.

Le 16 : drôle de temps. Ça va de la bourrasque au calme plat, avec des pluies torrentielles. Voilà trois jours que nous essayons des oranges violents, certains obligeant à tout amener rapidement ! Quel sport !

Le 17, nous ferons quelques heures de moteur, et la nuit, ayant vent et vagues dans le nez, j'arrête tout et vais dormir quatre heures. Il faut attendre le 18 pour retrouver la bonne allure.

Sur la ligne de flottaison, à l'arrière, une famille d'anatifs est venue se coller pendant les calmes (la plus mauvaise moyenne = 66 NM).

Le 20 décembre : plus que 115 milles. Belle journée d'alizé à F4. Coco fait ses cheveux. L'anxiété de l'atterrissage gagne l'équipage,

heureusement rassuré par la gonio de La Barbade qui arrive bien.

Le mardi 21, à 7 h 40 TU des lumières visibles aux jumelles à plus ou moins quarante milles. Grande joie et « congratulations » réciproques ! Empannage pour aller sur Bridgetown.

Déjà, en s'approchant, on devine l'empreinte britannique dans l'île de La Barbade — bien à sa place sur notre carte !...



DES REFLEXIONS « A CHAUD » :

Avant de continuer « *la visite* », vous voulez savoir ce que nous pensons de notre traversée de l'Atlantique ? Comme cela, à chaud, avant de trop réfléchir ?

Ces réflexions, bien sûr, n'engagent que les « *petits navigateurs* » que nous sommes.

Après de nombreux contacts avec ceux qui ont fait sensiblement la même route que nous, on peut en conclure qu'en novembre, il y a eu peu de vent et beaucoup ont mis entre 25 et 30 jours. En décembre, par contre, l'alizé a été souvent fort et une période de mauvais temps avec pluie et rafales a beaucoup perturbé le séjour des vacanciers de Noël. Rapports météo et témoignages concordent pour toutes les Antilles : de Haïti à Trinidad.

Donc, nous aurons bien marché, puisque si on enlève trois jours à faible moyenne, dans les quatorze autres, nous tenions le maximum pour un petit bateau de 9 m, (vitesse théorique de la carène = 7,3 kt) toujours sous voilé à cause de l'équipage réduit ! et le bateau chargé pour « *l'aventure* » !

Par contre, 5 à 6 donne une mer agitée. Ce fut éprouvant physiquement.

Mais il faut faire le rapport bateau-mer : ceux qui ont traversé sur des plus de douze mètres se sont régalez, utilisant la puissance de leur voilier. Pour eux, c'est le temps idéal et des îles du Cap Vert, ils mettent de 12 à 15 jours...

Le rapport bateau - équipage : le rythme des changements de voile, des quarts, est différent à deux ou plus de quatre. A ce propos, je vais vous dire celui adopté sur « *L'Arlésienne* ». Tard le soir, nous veillions, Colette me faisant la lecture...

Puis, nous dormions et je mettais mon réveil à sonner toutes les demi-heures, me levant pour un tour d'horizon... sans trop me réveiller... pour bien dormir encore une demi-heure. Tôt le matin, Colette se met à la veille, et je me repose alors une à deux heures d'affilée. Voilà : la nuit est faite et nous sommes en pleine forme pour la journée.

D'autres réflexions ?

— que nous avons été surpris par le bruit de la mer. Les vagues, le vent, le sillage du bateau : à ne pas s'entendre du carré au cockpit,

— que le comportement des cargos est différent en plein océan que près des côtes,

— que le bateau doit être bien préparé et avoir une garde-robe en bon état. Pour nous : un embout de hauban de l'artimon cassé. Réparation faite en mer avec un serre-câble. L'anneau de prise de hale-bas de bôme a lâché. Il servait à frapper le frein de bôme. Irréparable en mer,

— que notre régulateur d'allure a parfaitement fonctionné. C'est l'accessoire indispensable quand on est deux,

— que notre consommation d'eau a été faible, environ 40 litres pour 18 jours. Nous économisons en cas d'avarie ! Nous en avions 300 litres. Nous buvions, il est vrai, pas mal de lait et jus de fruits. Cuisine et toilette à l'eau de mer... grand rinçage ! les jours d'orage !

Nous avons connu des équipages qui ont eu des ennuis de matériel : (ceux des personnes se réglant à chaque escale où des équipiers débarquent...),

— hublots cassés par de fortes vagues, avec fonds inondés, les batteries noyées, etc.,

— voiles déchirées obligeant à des petites allures avec ce qui reste,

— prises de ris difficiles au portant,

— beaucoup de régulateurs d'allure en panne, au bout de deux ou trois jours de mer — disons de haute mer — particulièrement ceux faits « maison », parce que pas assez « testés » en conditions difficiles.

Aucune traversée n'est la même :

Est-ce facile ? Lisez cependant avec une certaine méfiance les récits qui vous enverraient de l'autre côté dans votre baignoire !

Est-ce difficile ? Non plus... puisque nous sommes là (Aux Tobagos Cays pour l'heure).

Il faut aussi penser qu'une fois les amarres larguées, on ne doit plus compter, ou presque, que sur soi. A la différence des grandes courses, maintenant très assistées, qui pourraient vous faire croire qu'on viendrait vous chercher où que vous soyez... ça, « *tintin* » !...

Nous sommes heureux d'avoir mené à bien un projet qui remonte à 8 ans. Mais quand nous vous décrivons la récompense — c'est-à-dire les balades d'île en île, poussés par un alizé frais et avec 30° l'après-midi, les rencontres, les pêches — alors vous aurez encore plus envie de nous imiter...

Les DUSSAUD
de « *L'Arlésienne* ».

Une dorade de 1,25 m

